

LA MEDECINE CHEZ LES ROMAINS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

PAR le Docteur F. BURET, de Paris.

Il est une chose qui frappe, lorsqu'on étudie l'histoire des sciences médicales chez les peuples de l'antiquité, c'est l'absence de tout document concernant la médecine à Rome. Pline l'Ancien en parle bien au Livre 29 de son Histoire Naturelle, mais c'est pour nous donner un renseignement purement négatif. En effet il nous apprend que, pendant plus de 600 ans, le peuple romain fut sans médecins, *nec tamen sine medicina*, ajoute-t-il toutefois. Ce qui revient à dire que les Romains se soignèrent pendant des siècles par la médecine naturelle, et, s'ils eurent des guérisseurs, ils ne possédèrent jamais de médecins proprement dits parmi leurs nationaux, jamais de maîtres capables de faire école.

On nous objectera tout de suite que Celse a laissé des ouvrages estimés, écrits en latin, et qu'il exerçait la médecine à Rome. C'est exact, mais il ne faut pas oublier que Celse était Grec d'origine, et qu'il fut un des praticiens étrangers nourris de la doctrine d'Hippocrate, arrivés à Rome à l'époque où l'on commença à y tolérer les médecins dignes de ce nom. C'est ce que Pline a voulu dire; autrement il serait en contradiction avec Denys d'Halicarnasse. Ce dernier nous apprend en effet, au Livre X de ses oeuvres, que, en l'an 301 de la fondation de Rome, c'est à dire, plus de 200 ans avant le temps marqué par Pline, une peste terrible „emporta presque tous les esclaves et la moitié des citoyens, les médecins ne suffisant pas pour tous les malades." Il y avait donc des médecins à Rome à cette époque, mais quels étaient ces médecins? c'est ce que nous verrons plus loin.

Quant à Arétée, Coelius Aurelianus et autres, ils vécurent au moment de la décadence romaine, sous le Bas-Empire. Ce ne furent donc pas, à proprement parler, des Romains, avec le sens que nous attachons à ce mot; car il évoque surtout, chez nous, l'idée de contemporains de César, de Néron, de Juvénal, de Cicéron, de Virgile, Ovide, Catulle, Plaute, Martial, Térence, etc. Après les douze Césars, à cette fameuse époque où l'on passait des empereurs

romains aux empereurs grecs, et réciproquement ; où la garde prétorienne élisait les monarques pour les assassiner 2 ou 3 mois plus tard quand ils avaient cessé de plaire, ce n'était plus notre Rome antique, célèbre à la fois par ses victoires, sa puissance, sa littérature, et par son luxe, ses orgies, ses débauches.

Comme il nous serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'examiner la médecine des Romains sous deux aspects bien distincts, le côté purement scientifique d'une part, et le côté pratique de l'autre, c'est à dire les rapports entre médecins et clients, nous nous proposons de faire une étude d'ensemble. On y verra que le côté science se réduit à fort peu de chose, et que la plus large part doit être réservée à la clientèle médicale — si nous nous pouvons exprimer ainsi — chez les anciens Romains. Ce côté n'est certes pas le moins intéressant, car il nous oblige à fouiller dans la vie intime des personnages les plus célèbres ; et ce sont les poètes, plus encore que les hommes de science, qui nous ont fourni les documents.

Au premiers temps de Rome, l'état de la médecine était celui qu'on retrouve chez tous les peuples non civilisés. Il ne faudrait pas comparer les rudes compagnons de Romulus avec les patriciens voluptueux dont Catulle, Horace, Juvénal, Plaute, Pétrone, Martial et autres nous ont tracé le triste portrait. Les premiers, guerriers endurcis aux fatigues ou cultivateurs grossiers, ne durent avoir recours à la médecine que dans des circonstances exceptionnelles. La pathologie, chez eux, se résumait dans les blessures ou les fièvres. Les seconds au contraire, avaient trouvé dans le luxe, la mollesse, la volupté et tous ses débordements, une source intarissable de maux. La thérapeutique, réduite à sa plus simple expression chez les vainqueurs d'Albe, devint forcément très variée au temps de Lucullus.

En dehors de l'histoire, de l'éloquence et de la législation qui prirent naissance d'elles-mêmes chez les Romains, les arts et les sciences furent ignorés à Rome tant que dura le gouvernement républicain. Les rudes adversaires d'Annibal et du Brenne Gaulois, auraient rougi d'admettre qu'ils pussent être malades. Ils laissaient cette mince distraction aux Orientaux énervés, ainsi qu'aux Grecs, pour lesquels ils professaient alors le plus grand dédain. La Rome républicaine peuplée de soudards farouches, fermée pendant des siècles aux arts et aux sciences, devait, sous les Empereurs, copier ces mêmes Grecs détestés, ces Asiatiques méprisés ; et, les dépassant alors dans la mollesse, la volupté, le libertinage et les débauches immondes, la grande Cité qui avait asservi presque tout le vieux Continent, ressuscita la Babylone antique.

Les maladies eurent alors beau jeu. Les excès de table engendrèrent les dyspepsies et les gastrites chroniques : l'abus du Falerne amena l'alcoolisme et son cortège de symptômes débilitants ; les passions honteuses, les excès vénériens propagèrent les maladies sexuelles qui, jusque-là, s'étaient cantonnées dans les centres de débauche. Que dire d'une société où les convives dinaient deux et trois fois de suite, allant, dans l'intervalle des repas, vider leur estomac dans une pièce aménagée pour cet usage, le *vomitorium* ! Comment supposer un seul instant épargnés par la syphilis, la chancrelle ou la blennorrhagie, ces hommes qui obéissent à toutes leurs impulsions lubriques, outrageant le plus souvent la nature dans leurs actes monstrueux. Comme trait caractéristique de l'état de corruption de la société romaine, nous dirons que la pédérastie y était d'un usage courant et avoué : une seule chose peut-être y était considérée — je ne dirai pas comme dégradante — mais plutôt comme grotesque, c'était le rôle passif dans ce genre de distraction. Aussi certains Romains cherchaient-ils par amour-propre, à bien faire constater qu'ils remplissaient le rôle actif. Martial, par exemple (Lib. VII, épigr. 62), se moque d'un certain Amillus qui laisse toutes ses portes ouvertes chaque fois qu'il prend ses ébats avec des sodomites, et il en conclut qu'Amillus tient à être surpris à ce moment-là pour que l'on soit fixé sur sa posture.

Reclusis foribus grandes percidis, Anille,
Et te deprendi, quum facis ista, cupis.

.

Avec des moeurs semblables, les pères de famille ne pouvaient guère risquer de remontrances à leur progéniture ou à leurs subordonnés. Qu'auraient pu dire ces pédérastes à leurs fils pubères obéissant à la voix de la nature, enfin, pour dire le mot, ayant une maîtresse avant leur mariage ? Rien, évidemment ; car les fils auraient alors donné à leurs pères une leçon à la fois de morale et de physiologie. Mais les patriciens de l'ancienne Rome avaient, dans leurs débordements, conservé le sens pratique des hommes de loi qu'ils étaient avant tout. Esclaves de cette belle jurisprudence que Dame Routine a précieusement conservée pour les peuples d'origine latine ; soucieux d'éviter les conséquences sociales qu'aurait pu entraîner l'amour pur non consacré par le fatras juridique — celui-là-même qui nous écrase encore après 20 siècles — ils trouvèrent un dérivatif incapable de porter atteinte à la famille constituée. Tout jeune aristocrate, était doté d'un concubin (*concupinus*), sorte de maîtresse provisoire chez qui la ponte ovulaire n'était pas à craindre. C'est répugnant pour nous, à notre époque ; pour eux, c'était génial. Le concubin était licencié le jour des noces de

son jeune maître. C'est ce que nous apprend le poète Catulle (LX), lorsqu'il dit à Manlius épousant Julie, qu'il doit désormais renoncer à ses mignons, bien qu'il n'ait usé que de plaisirs *permis* : il en est d'autres pour un époux.

. abstine.
Scimus hæc tibi, quæ licent,
Sola cognita: sæl marito
Ista non eadem licent.

Nous pouvons en conclure que, pour un fils de famille, le commerce des femmes, avant le mariage, était un acte illicite. Dans ces conditions, il devait arriver — et il arrivait en effet — que certains Romains d'âge mûr, veufs ou autres, préférèrent un concubin à une maîtresse. Ce concubin, autre Diaue de Poitiers, était souvent repris par le fils à la mort du père. C'est ce que nous trouvons dans Martial (Lib. VIII, ép. 44) qui conseille à l'avare Titullus de jouir de la vie au lieu de thésauriser ; car, le jour de sa mort, il lui faudra tout quitter. „Alors, que tu le veuilles ou non, ton fils désolé passera la première nuit avec ton concubin.”

.
Quoque tristis filius, velis nolis,
Cum concubino nocte dormiet prima.

Ces moeurs nouvelles, inaugurées vers la fin de la république, et créant, comme nous l'avons dit, une foule de maux nouveaux, obligèrent les Romains à accepter enfin d'une façon définitive les médecins étrangers qu'ils avaient toujours à peu près repoussés jusque-là. Ces médecins furent surtout des Grecs. Au reste, comme nous l'apprend Strabon (Livre III), les Romains n'inventèrent aucun système et se contentèrent d'imiter leurs voisins. „Tout ce qu'ils savent, dit cet historien, ils le tiennent des Grecs et n'y ont rien ajouté : tous leurs mots techniques sont même d'origine grecque.” On retrouve donc à Rome la fable et la médecine grecques, modifiées, comme dit Denys d'Halicarnasse, d'après le caractère de la nation. Mais s'ils n'ajoutèrent aucune foi aux légendes souvent ridicules de la mythologie grecque, ils se montrèrent observateurs rigides des pratiques religieuses et poussèrent la superstition plus loin que les Grecs eux-mêmes. Aussi ne doit-on point s'étonner si, au début et même longtemps après, le peuple Romain, outre le traitement par les simples, c'est à dire la médecine empirique, alla demander aux dieux la guérison de ses maux.

De même qu'à Athènes et chez la plupart des peuples de l'antiquité la médecine pour ainsi dire officielle, à Rome, fut tout d'abord pra-

tiquée dans les temples. Les Etrusques, qui avaient recueilli des colonies Arcadiennes et Phrygiennes, apprirent de ces dernières les sciences divinatoires et l'art de guérir les maladies par les chants magiques. Ils initièrent les Romains. Déjà, sous Romulus, on trait des augures du vol des oiseaux et le Roi Numa Pompilius fonda un collège d'Augures qui adoraient Esculape et Bacchus. Les Aruspices, venus aussi d'Etrurie, exerçaient la médecine dès les temps les plus anciens. Pour faire cesser les épidémies, on interrogeait les livres que la sybille de Cumès avait donnés au Roi Tarquin : Tullus Hostilius y eut recours à l'occasion d'une peste terrible. Dans le cours d'une autre épidémie, en 461 av. J. C., d'après Denys d'Halicarnasse, on éleva à Rome un temple à Apollon, dieu de la médecine ; le culte était confié aux vestales qui invoquaient la divinité en criant : *Apollō medice!* Sur quelques monuments antiques, Apollon est représenté avec les attributs d'Esculape, c'est à dire avec un bâton entouré d'un serpent. Les Romains regardaient encore Sylvain comme une divinité médicale et lui consacraient des offrandes ; puis ils érigèrent un temple à la déesse Hygée des Grecs, adorée sous le nom de *Dea Salus*, et à l'Isis égyptienne. L'Ilithye des Grecs fut implorée, dans les accouchements, sous le nom de Lucine ; un temple lui fut élevé dans un bois sacré (*lucus*) 400 ans av. J. C. Enfin les Romains révérent aussi comme divinités médicales Pallas, sous le nom de *Minerva medica*, Hercule et Mercure. Ils allèrent même jusqu'à adorer certaines maladies pour se préserver de leurs atteintes. La déesse *Febris* avait, à Rome, trois temples où l'on déposait les médicaments qui avaient été appliqués sur le corps des malades, d'après le témoignage de Valère Maxime (Lb. II, cap. 5). On adorait aussi la déesse *Mephitis* et la déesse *Cloacina*, pour se préserver des effluves des marais et des égoûts.

Puis, au fur et à mesure de l'extension de ses conquêtes, Rome adopta le culte d'autres dieux étrangers. L'Égypte lui apprit à guérir les malades à l'aide des songes. Ces mystères se passaient dans les temples d'Isis, d'Osiris et surtout de Sérapis. On invoquait Isis et l'on suspendait des ex-voto dans son temple ; témoins ces vers de Tibulle (Lib. I, élég. 3) qui demande des secours médicaux à la déesse se basant sur les nombreux tableaux peints, dont ses temples sont remplis :

Nunc dea nunc succurre mihi ; nam posse mederi
Picta docet templis multa tabella tuis.

Le pauvre Tibulle, pleurant le départ de Délie, avait sans doute conservé quelque souvenir pénible de son infidèle amante. Les temp-

les d'Isis étaient, comme ceux de Priape, remplis de tableaux votifs, et ces peintures représentent exclusivement des organes sexuels guéris. Les hommes s'adressaient à Priape; les femmes à Isis, la *Venus Genitrix* des Egyptiens. Or, comme nous le faisons déjà remarquer en 1890 ¹⁾, l'invocation du poète prouve qu'il y avait à Rome des maladies d'origine génitale communes aux deux sexes et vraisemblablement transmissibles. Autrement Tibulle se serait adressé à Priape de préférence à Isis, dont les temples ne contenaient que des ex-voto féminins: il savait donc que la déesse était compétente pour son cas particulier, la différence d'organes n'influant en rien sur la nature et la marche de cette affection vénérienne.

L'usage du traitement par les songes n'a fini qu'avec le paganisme. Il ne faudrait pas croire qu'il n'y avait, à cette époque, aucun médecin digne d'être consulté; mais on sait que le vulgaire a toujours été avide de merveilleux et qu'il préférerait alors les cures obtenues par la jonglerie des prêtres. Emprisons-nous d'ajouter que les hommes les plus distingués et les empereurs eux-mêmes étaient les premiers à y avoir recours. „Et de nos jours, s'écrie A. Gauthier ¹⁾, malgré le progrès des lumières, ne sommes-nous pas fréquemment témoins d'un spectacle analogue? ne voyons-nous pas la confiance sans borne qu'inspirent trop souvent les promesses fallacieuses d'un charlatanisme déhonté? Quand un malade guérit par des moyens connus, personne n'y fait attention; mais s'il revient à la santé après l'emploi de quelque remède secret ou de quelque poudre merveilleuse, les cent bouches de la renommée suffisent à peine pour prôner le succès; et les revers, quand ils ont lieu, passent inaperçus. Les anciens avaient foi aux remèdes conseillés en songe dans les temples de leurs dieux; si l'on voulait rapporter ici bien des faits arrivés, on y trouverait trop de rapports avec la crédulité des anciens.” Comme preuve de ce qu'avance l'auteur, nous nous bornerons à rappeler que, il y a environ 5 ans, un rebouteur a franchi les portes d'un ministère; et cela, non pas au Dahomey, mais à Paris, en France.

Cependant, nous dira-t-on, ces prêtres jongleurs obtenaient parfois de fort beaux succès: c'est incontestable et l'on cessera de s'étonner dès qu'on aura examiné dans quelles conditions les cures s'opéraient. L'idée religieuse servait de prétexte, les jongleries entretenaient la régularité des offrandes et l'hygiène faisait le reste. Les temples d'Esculape et des autres divinités adorées par les malades étaient

¹⁾ F. Buret. *La syphilis aujourd'hui et chez les anciens*; Paris 1890. Société d'éditions scientifiques.

²⁾ *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples chez les peuples de l'antiquité*; Paris 1844.

presque toujours situés dans des lieux très salubres et très agréables. Sans parler des bois saîrés qui entouraient les Asclépiens, par exemple, nous dirons que les temples médicaux étaient bâtis de préférence là où il y avait des sources d'eaux minérales. Celles-ci n'avaient certes pas tous les honneurs de la cure, mais elles y contribuaient.

De nos jours, lorsque nous envoyons un malade dans une ville d'eaux, dont les propriétés thermales — indiscutables, c'est certain — sont le prétexte avoué, nous comptons beaucoup sur le changement d'air, l'exercice dans les montagnes où l'atmosphère est à peu près exempte de microbes, et, par dessus tout, sur l'absence d'inquiétude cérébrale, c'est-à-dire des causes de surmenage intellectuel. C'est encore le cas de dire : *nihil sub sole novum* ; les Romains ne faisaient pas autre chose que de substituer les distractions aux préoccupations. Mais comme le mot *hygiène* — encore insuffisant de nos jours — n'aurait pu, à plus forte raison, contenter les contemporains de Cicéron, le mysticisme reprenait ses droits. Ainsi les malades devaient passer la nuit dans le temple après un cérémonial *ad hoc*, auquel les prêtres les soumettaient pour exalter leur imagination. Le dieu leur apparaissait en songe. Madame Paillason, la marchande de chocolat, qui mystifia la petite bergère Bernadette dans la grotte de Lourdes, n'était pas encore née à cette époque : l'usage de la piscine miraculeuse était donc inconnu ; on s'en tenait aux thermes et aux bains de vapeur qui avaient et ont encore leur mérite.

Ce séjour dans les temples s'appelait, chez les Romains, *incubatio*. Les pratiques préalables des prêtres avaient surtout pour but d'exalter l'imagination des malades. On les mettait à la diète pendant plusieurs jours, soi-disant pour qu'ils fussent plus dignes d'approcher de la divinité, en réalité pour abattre leur énergie et diminuer les chances de rébellion. Cette coutume de la diète, que nous retrouvons de nos jours avant la communion, par exemple, est un des nombreux emprunts que le christianisme a fait au paganisme. Une religion, en effet, ne s'invente pas de toutes pièces, et celui qui la fonde est souvent loin de prévoir ce qu'on pourra imaginer sous son nom dans les âges futurs. La raison d'être des prêtres, dans quelque culte que ce soit, reposant sur les mêmes principes, dans tous les temps et chez tous les peuples, l'élément jonglerie ne pouvait différer que bien peu dans la suite des siècles.

Sous prétexte de purification, les malades, avant d'entrer dans les temples, étaient obligés de prendre des bains d'eau simple ou d'eau minérale, avec accompagnement d'onctions, de frictions — peut-être de massage — et de fumigations.

Tout cela est bel et bien de la thérapeutique, et même très rationnel. Voici venir maintenant la suggestion. Pendant ces différentes opérations, les prêtres racontaient aux intéressés, avec force détails, les cures merveilleuses que l'intervention du dieu avait fait obtenir. Puis, comme ils étaient gens essentiellement pratiques, ils montraient les offrandes justificatives des miracles. Tout ce cérémonial se terminait par le sacrifice traditionnel d'un animal comestible, avec prières et musique. Enfin le malade avait ordre de se coucher, de dormir et d'attendre les révélations prophétiques concernant son cas. Les moyens conseillés étaient le plus souvent fort compliqués ou insignifiants : nous avons montré plus haut que les pratiques préalables étaient presque toujours le seul traitement efficace. A l'un, une voix ordonnait d'absorber de l'huile sans sel ; à l'autre de manger des dattes ; à celui-ci, qui avait une hémoptysie, de boire du sang de taureau ; à celui-là, qui était phtisique, de manger de la chair d'âne.

Tout allait bien tant qu'il ne s'agissait que d'affections purement médicales ; mais pour celles qui ressortissaient de la pathologie externe, les voix lointaines ne suffisaient plus. C'est ainsi qu'Aristophane et Artémidore nous apprennent que maintes fois, quand les malades dormaient ou faisaient semblant de dormir — faute de chloroforme — les prêtres se livraient, sur diverses parties de leur corps, à des pratiques et même à de véritables opérations chirurgicales. Les auteurs précités étaient des Grecs, mais il ne faut pas perdre de vue que les Romains adoptèrent d'abord la religion et plus tard la médecine grecques.

Après la médecine religieuse, vint la médecine des empiriques. Les premiers médecins grecs — si toutefois on peut leur accorder le nom de médecins — qui s'établirent à Rome, étaient presque tous des entrepreneurs de bains. Oh ! ne vous hâtez pas de rire ! Nous pourrions citer un quartier de Paris où opérait encore, en 1896, un individu qui n'est pas docteur en médecine. Après avoir cumulé pendant huit ans les fonctions de pédicure et de tenancier d'établissement de bains, cet industriel a passé — ou fait passer pour lui, à ce qu'on m'a laissé entendre — des examens d'officier de santé. Maintenant il exerce ses ravages sous le couvert des lois. Il a même figuré pendant 2 ans sur la liste des docteurs dans un Annuaire très répandu : j'ai dû menacer de cesser de souscrire au dit Annuaire pour obtenir sa radiation.

A Paris, ces médecins approximatifs sont l'exception, fort heureusement ; à Rome, c'était la majorité. A peine voyait-on par ci par là un philosophe cherchant à perfectionner la théorie de l'art de

guérir, en y adaptant la méthode dialectique. La plupart de ces aventuriers, comme le dit Sprengel (*Hist. de la médecine*), étaient des esclaves que leurs maîtres battaient ou vendaient quand ils ne guérissaient pas, ou affranchissaient après leur avoir fait des dons considérables quand ils en avaient reçu de bons offices. Ces affranchis tenaient alors des boutiques que les Romains appelaient *medicinas*, où ils débitaient leurs drogues et exerçaient leurs talents moyennant salaire. Puis d'autres médecins arrivèrent à Rome dans des circonstances plus favorables, et y jouirent d'avantages et de privilèges marqués. Ils étaient tous originaires de Grèce; et, lorsque les Romains expulsèrent les Grecs de l'Italie, ils exceptèrent nominativement, dans le texte de la loi, ceux qui exerçaient la médecine.

Le premier médecin Grec venu à Rome pour y exercer son art, est, d'après l'histoire, un certain Archagatus, fils de Lysanias, et originaire du Péloponèse. Il arriva à Rome en l'an 535 de la fondation de la ville, c'est-à-dire 219 ans av. J.-C., sous le consulat de L. Emilius Paulus et de L. Julius. Le sénat, dit Cassius Hemina cité par Pline l'Ancien (Lib. 9), lui accorda le droit de bourgeoisie, et on lui acheta une boutique aux frais de l'État. Heureux temps! de nos jours, on augmente la patente des médecins, mais, par compensation, le conseil municipal de Paris vote des fonds pour les grévistes.

Archagatus fut d'abord appelé *guérisseur de plaies* (*vulnerarius*), à cause de sa spécialité de chirurgien; mais, par la suite, sa cruauté à couper et à brûler lui fit donner le nom de *bourreau* (*caruifex*), et dégoûta de l'art et de tous les médecins.

Il convient d'ajouter que les médecins grecs s'étaient fait détester également à cause de leur avidité. Considérant l'Italie de cette époque comme une nation bonne à rançonner, ils ne firent aucun scrupule de dépouiller les malades qui se confiaient à leurs soins. C'est ce qui explique la haine et le mépris dont ils furent l'objet de la part des personnages les plus célèbres de l'ancienne Rome. Nous voyons, par exemple, Caton le Censeur, dans une lettre souvent citée, défendre formellement à son fils d'avoir recours aux offices des médecins; et, par là, il entend les médecins grecs. Il ajoute que ces Grecs détestés se sont juré de tuer les Romains au moyen de leur art. Mais ce n'est pas à la médecine elle-même qu'en voulait Caton, car il pratiquait à ses heures pour lui et sa famille, suivant les préceptes contenus dans un ancien livre de formules: or ce formulaire était rédigé dans un esprit diamétralement opposé aux idées professées alors par l'École grecque. Il était analogue à ces manuels à l'usage des gens du monde, écrits le plus souvent, de nos jours, par certains médecins

plus soucieux de remplir leur escarcelle que de faire avancer les sciences médicales. On voit, par exemple, dans ce recueil, le chou élevé à la dignité de panacée universelle ¹⁾, ainsi que bien d'autres choses également réjouissantes. Nous ne pouvons tout citer : aussi nous nous bornerons à dire, pour édifier le lecteur sur la science médicale de Caton, que le grave Censeur prétendait guérir les luxations par des expressions barbares et des chants magiques. ²⁾.

Voilà où en était l'art de guérir à Rome avant J.-C. Il faut arriver presque jusqu'à la fin de la République romaine pour rencontrer des noms d'hommes ayant véritablement étudié la médecine et ayant envisagé son côté scientifique. Nous examinerons plus tard cette seconde période. Ce qui ressort clairement de l'étude que nous venons de faire, c'est que les Romains malades, depuis la fondation de Rome jusqu'à César, furent la proie des charlatans. Depuis la science a marché, mais les jongleurs n'ont pas encore rendu les armes ; c'est qu'ils savent que leur règne est intimément lié à la bêtise humaine, et que celle-ci durera aussi longtemps que l'humanité.